

champs, avec des mœurs très simples, qui ne seraient pourtant pas celles de nos paysans. Je pense que les pères qui sont si embarrassés de ce qu'ils feront de leurs fils, devraient leur acheter à chacun une très petite propriété rurale et les y laisser se tirer d'affaire par leur travail. Je regrette de n'en avoir pas donné l'exemple moi-même lorsque je le pouvais, et je ne crois pas trop dire en affirmant qu'en peu d'années je me serais fait ainsi une très belle et très solide position <sup>1</sup>.

Voilà les idées qui avaient cours parmi la jeunesse au moment où Pestalozzi renonça à ses études de droit.

Il se fit agriculteur, afin de donner à ses concitoyens campagnards l'exemple d'une culture perfectionnée, qui devait faire vivre de leur travail, et dans une grande aisance, non seulement les hommes et les femmes, mais aussi les enfants, tout en procurant à ceux-ci le développement intellectuel et moral nécessaire aux citoyens d'une république.

<sup>1</sup> Ces folles utopies n'étaient-elles point excitées par un vague sentiment de danger ; et ne voyait-on pas déjà, dans les contrées industrielles, beaucoup de petits propriétaires ruraux, tentés par les salaires, renoncer à l'agriculture et se joindre à ces populations ouvrières, sans attache au sol du pays, sans ressources pour les moments de chômages, et auxquelles leur rapide accroissement a valu le nom de prolétaires.

### CHAPITRE III

#### Pestalozzi agriculteur.

Fiancé à Anna Schulthess ; il étudie l'agriculture pratique chez Tschiffeli ; il achète des terres près de Birr ; tandis qu'on y bâtit, il habite Muligen ; son mariage, naissance de son fils, installation dans sa maison neuve, Neuhof. Insuccès de son agriculture.

Au moment où Pestalozzi se fit agriculteur, il était fiancé ; et c'est dans sa correspondance avec celle qui allait devenir sa femme que nous trouvons les plus précieux renseignements sur les pensées et les projets qui l'occupaient.

On se rappelle la jeune Anna Schulthess, qui faisait la leçon à Pestalozzi enfant, lorsque celui-ci voulait acheter des bonbons à la boutique de *la Charrue* qui touchait son habitation. Cette jeune fille, très bien douée, avait reçu une éducation distinguée.

Son père, J.-J. Schulthess, avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et s'était mis partout en relation avec des gens instruits, lorsqu'il établit à *la Charrue* un commerce important d'épicerie avec un laboratoire de confiseur. Malgré ces occupations mercantiles, il resta l'ami des arts et de la littérature, et sa maison fut le rendez-vous des hommes de goût et d'étude. Il y reçut Klopstock lors du séjour de ce grand poète à Zurich.

Anna n'était alors qu'une enfant ; cependant elle conserva toujours de cet événement un souvenir très vif : de bonne heure, elle avait compris et goûté les jouissances d'esprit et de cœur que donne la culture des lettres et des beaux-arts. Un journal que nous aurons à citer plusieurs fois et que, à l'exemple de son père, elle continua toute sa vie, témoigne de l'élévation de son esprit et de ses sentiments. Elle était musicienne et poète ; elle conserva jusque dans sa vieillesse sa fraîcheur d'imagination, et l'on possède encore une charmante poésie qu'elle écrivit à soixante-treize ans <sup>1</sup>.

Parmi les hommes de goût, d'esprit et d'instruction, habitués de la maison Schulthess, se trouvait Bluntschly, intime ami de Pestalozzi, et plus âgé que lui de quatre ans. Ce jeune homme, très distingué par son intelligence et par ses sentiments, était arrivé à la dernière phase d'une maladie de poitrine, et il n'ignorait, pas plus que tout le monde, la mort prochaine qui l'attendait. Cette circonstance donnait un caractère particulièrement sérieux et mélancolique à la liaison d'amitié littéraire qui s'était établie entre lui et la jeune Anna. Voici comment celle-ci s'exprima plus tard sur l'ami qu'elle avait perdu :

« Avant de l'oublier, je m'oublierais moi-même : non, je n'oublierai jamais le charme et l'énergie de sa parole ; je ne faisais rien sans le consulter ; il était gai, débon-

<sup>1</sup> C'est une sorte d'élegie imitée de l'anglais : On demande à une petite fille combien elle a de frères et de sœurs ; elle répond : « Nous sommes sept. » Puis les autres arrivent et l'on n'en compte que cinq. « Ah ! réplique l'enfant, il y en a deux qui dorment ici près sous le gazon ; je leur chante ma chanson du matin, et souvent le soir nous allons manger notre pain auprès d'eux en arrosant leurs fleurs. » Nous ne saurions rendre la fraîche et gracieuse simplicité de ces vers allemands ; la pièce finit par cette pensée :

Morts, ils vivent encore,  
Ceux qu'on aime toujours !

naire et bienveillant ; nous cherchions ensemble les moyens de secourir les malheureux... Un jour que je lui demandais son avis sur une parure de rubans : Elle est charmante, dit-il, mais tant que votre pauvre voisine a beaucoup plus besoin d'un écu que vous de ces rubans... Et vite j'abandonnai les rubans, je renonçai au superflu. »

Pestalozzi et Bluntschly avaient les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes projets. Mais Bluntschly connaissait mieux les hommes et les choses : il avait plus de prudence et de maturité d'esprit ; il comprenait le peu d'aptitude de son ami pour la pratique des affaires. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit venir Pestalozzi et lui dit :

« Je vais mourir ; mais toi, abandonné à toi-même, n'embrasse point une carrière dans laquelle tu pourrais être victime de ta bonté et de ta confiance. Choisis une vie tranquille et sûre, et ne te lance dans aucune entreprise importante sans avoir à tes côtés un homme dont la froide raison, l'expérience des hommes et des choses, et la fidélité à toute épreuve, te garantissent des dangers auxquels tu seras exposé. »

Bluntschly expira le 24 mai 1767. Pestalozzi était désolé ; il vit Anna en pleurs. Ces deux jeunes gens avaient déjà appris à s'estimer par l'ami commun qu'ils venaient de perdre ; la communauté de leur douleur les rapprocha. Pestalozzi écrivit un éloge de Bluntschly et il y mit tout son cœur ; il l'offrit à Anna, qui en fut touchée et reconnaissante. Chaque jour, ils se réunissaient pour mêler leurs regrets et leurs souvenirs. C'est ainsi que se forma leur inclination réciproque. C'est encore en quelque sorte à Bluntschly que le réformateur de l'éducation dut la compagne excellente et dévouée qui fut son appui pendant quarante-six ans.

Pestalozzi était laid, chétif et malingre ; les médecins

lui avaient conseillé un long repos à la campagne pour remettre sa santé ébranlée par le travail et l'étude. Son extérieur était très négligé ; jamais il n'a su s'habiller ; sa distraction lui faisait oublier tantôt sa cravate et tantôt ses jarretières ; il manquait, presque en toute chose, d'adresse et de savoir-faire. Il n'y avait rien en lui de ce qui plaît d'ordinaire aux jeunes filles ; mais Anna voyait plus haut et disait : « *Tant de noblesse, tant d'élévation pénètrent mon âme.* » Ainsi leurs cœurs s'entendirent et ils se donnèrent leur foi.

Ils étaient fiancés, lorsque leur correspondance commença. Dès la fin de l'été 1767 jusqu'à leur mariage qui n'eut lieu que le 30 septembre 1769, ils s'écrivirent très souvent, et l'on a conservé de cette époque près de trois cents lettres de Pestalozzi et plus de deux cents d'Anna.

La célèbre épître, si souvent citée dans les biographies, manque à cette collection ; mais on y trouve la réponse de la jeune fille, et cette réponse ne permet plus de croire que la lettre imprimée soit la reproduction exacte de l'original ; en tout cas, ce n'était point la demande en mariage.

Voici la partie la plus saillante et la plus authentique de cette lettre, publiée pour la première fois en 1828, dans un journal allemand :

« Je ne vous parle pas de tout ce qu'il y a de négligé dans mon extérieur et dans mes manières ; c'est là quelque chose d'excessif, qui est généralement connu. On me reproche de courir trop çà et là ; il est vrai que j'ai partout des amis et des sujets de distraction ; mais c'est dans l'espoir d'être utile que je les ai recherchés. Je connais et j'apprécie aussi les douceurs de la solitude, la tranquillité du foyer domestique ; mon bonheur sera d'en jouir davantage à l'avenir ; le temps des nombreuses relations est passé pour moi, et cependant je ne regrette pas les années que j'y ai consacrées : j'ai appris

à connaître mes compatriotes, et cette connaissance me sera utile dans la suite. Ma santé n'est pas très forte ; et lors même que, comme mon médecin me l'a assuré, elle ne présenterait rien d'inquiétant, je regarderais comme plus que probable que vous me survivrez ; mais je ne crois pas que ma vie se passe sans entreprises importantes et dangereuses. »

Et Anna lui répondit :

« Croyez-moi ; vous pourriez vous dire peu avantagé par la nature, si elle ne vous avait pas donné de grands yeux noirs qui montrent toute la bonté de votre cœur et l'étendue de votre esprit. »

En effet, le regard de Pestalozzi exprimait une tendresse ineffable, avec des éclairs de vive intelligence et d'énergie, et des moments de profonde et mélancolique méditation.

La lettre suivante nous prouve que le futur époux avait fait adopter à sa fiancée ses projets de vie champêtre et qu'il voulait y associer l'exercice d'une patriotique philanthropie.

« Je suis heureux de voir que vous trouvez aussi le séjour de la ville peu propre à une éducation conforme à nos vues. Il faut décidément que ma chaumière soit loin de ce centre du vice et de la misère. Je pourrai mieux m'occuper de ma patrie dans une cabane solitaire que dans le tumulte de la cité. Lorsque je serai à la campagne, et que je verrai le fils d'un de mes concitoyens, qui annonce une grande âme et qui manque de pain, alors je le prendrai par la main, j'en ferai un bon citoyen, il travaillera, il mangera son pain et il sera heureux. Et quand ce jeune homme aura fait une noble action qui lui aura attiré le mépris d'une famille qui ne craint que les hommes, alors il trouvera du pain chez moi aussi longtemps que j'en aurai. Ce sera avec plaisir que je ne boirai que de l'eau, pour lui donner le lait que j'aime, afin qu'il voie combien j'estime la noblesse de son caractère. Et alors, ma bien-aimée, vous serez con-

tente de me voir ne boire que de l'eau. N'est-il pas vrai que, pour servir nos concitoyens, nous voulons restreindre nos besoins autant que les convenances le permettent. Combien ne pourrais-je pas babiller encore sur ces heureuses perspectives, le bonheur d'avoir des enfants, les visites inopinées de mes amis... Mais je m'arrête, et ne veux plus vous dire qu'une chose : les circonstances pourront un jour m'arracher à mon foyer domestique ; je ferai toujours tout ce qu'un citoyen loyal doit à sa patrie. Mais je sais, ma bien-aimée, que l'accomplissement de tout devoir vous est agréable. »

Les parents Schulthess n'approuvaient pas cette union, la mère surtout redoutait pour le bonheur de sa fille les conséquences de l'esprit entreprenant et aventureux d'un jeune homme dépourvu de prudence et de savoir-faire.

Cependant, malgré son amour, notre jeune réformateur ne se laissait point distraire de l'exécution de ses projets agricoles. Muni d'une lettre de recommandation de son ami Lavater, il se rendit à Kirchberg près de Berne, chez Tschiffeli qui s'était fait alors une grande réputation par la manière dont il cultivait son domaine, et par les séduisantes innovations qu'il y avait introduites, entre lesquelles la garance jouait un grand rôle.

Dès son arrivée, il écrivait à Anna :

« Me voici installé ; et mon bonheur surpasse toute mon attente. C'est le ménage le plus heureux que vous puissiez imaginer. Tschiffeli, le grand agronome, est le meilleur des pères. J'apprendrai l'agriculture dans sa plus grande extension et dans toutes ses parties. Je deviendrai certainement indépendant du monde entier. »

Et un peu plus tard :

« Tschiffeli supplée tous mes amis. Maintenant j'ai un état qui me donnera les moyens d'entretenir richement mon ménage ; Tschiffeli s'enrichit réellement beaucoup

par son agriculture ; il m'enseigne à comprendre à fond tout ce qu'il sait, et je suis parfaitement sûr de pouvoir faire un établissement comme le sien. »

Anna Schulthess avait quatre frères plus jeunes qu'elle ; Gaspard, le second d'entre eux, était l'ami de Pestalozzi, et le confident de ses amours, auxquels il se montrait favorable ; à cette époque, il fut nommé pasteur allemand à Neuchâtel, et sa sœur l'accompagna lorsqu'il alla s'y installer. Gaspard et Anna passèrent à Kirchberg pour y voir Pestalozzi, et celui-ci, tout heureux de revoir sa fiancée, les accompagna à Neuchâtel et au val de Travers. Pendant ce voyage, le frère et la sœur présentèrent leur ami à leurs connaissances en s'efforçant de faire apprécier son mérite ; mais ils perdirent leurs peines, tant était défavorable la première impression produite par l'extérieur de Pestalozzi et par l'excentricité de ses manières.

Pestalozzi passa à Kirchberg une année entière ; une heureuse année pendant laquelle il faisait lui-même tous les travaux de la ferme. Lorsqu'il y recevait des visiteurs, il était tout fier de leur montrer ses mains calleuses et son visage bruni par le soleil, il avait alors, pour le perfectionnement de l'agriculture, une de ces passions juvéniles et enthousiastes qui enfantent les plus robustes illusions : mais si le point de vue économique dominait ainsi dans sa pensée, c'est qu'il avait besoin de rassurer les parents d'Anna sur sa future position.

Il s'était donc formé un plan nouveau d'exploitation agricole dont il attendait la richesse, sans que sa réussite fit l'ombre d'un doute dans son esprit. Une longue lettre à sa fiancée expose ce plan dans tous ses détails ; la voici en abrégé :

« Toute ma culture se bornera à la garance et au jardinage. L'année prochaine Tschiffeli récoltera mille

quintaux de garance sur quinze journaux de terre ; c'est un rendement énorme. Dans notre pays la garance doit croître seize mois pour être mûre. Les frais de culture ne sont pas plus élevés chez nous qu'à Kirchberg, et le territoire de Zurich est beaucoup plus favorable.

» Je commencerai par en planter quinze journaux dans de mauvais terrains que j'améliorerai la première année. Supposez que j'achète vingt journaux de terre négligées, à la troisième année ma récolte de garance payera le fonds, seize mois plus tard viendra une seconde récolte, et ainsi de suite. Mais comme je dois attendre deux ans le produit de la garance, il faut qu'une autre culture me fasse vivre pendant ce temps.

» Le plus grand produit qu'on puisse obtenir de la terre dès la première année, c'est celui du jardinage. Cette culture a été perfectionnée d'une manière qui est encore inconnue à Zurich, et qui m'a été enseignée ici par un très habile jardinier. J'ai des graines d'espèces beaucoup plus belles, plus délicates et plus productives que celles de nos marchés. J'ai appris à conserver les légumes pendant l'hiver pour les vendre au printemps quand ils ont doublé de prix. Enfin j'emploierai des engrais très abondants et qu'on laisse perdre dans la ville de Zurich ; par ce moyen je donnerai tout de suite une grande fertilité aux terres les plus maigres de la campagne. »

Ici Pestalozzi parle de la culture des choux, choux-fleurs, brocolis, asperges, artichauts, cardons, etc. ; il compte le nombre de pieds qu'il pourra planter dans un journal et il suppose le produit qu'il en retirera au marché ; puis il continue :

« Je me bornerai à ces deux cultures : je ne veux point de prés, point de champs, point de vignes, peu de bétail, rien que la garance et le jardinage.

» Ma seule pensée pendant toute la journée, ma seule occupation est de me rendre habile à l'état que j'ai choisi. Maintenant, je vous ai exposé tout mon plan, tel que je l'ai préparé avec l'éminent agronome. Trouvez-vous, ma

bien-aimée, que je raisonne juste, lorsque je dis qu'en mettant toutes mes forces, toute mon intelligence et tout mon zèle au soin de ces deux simples cultures, je suis assuré de pourvoir suffisamment par moi-même aux modestes besoins d'une famille qui habite la campagne, et qui y vit principalement du produit de son domaine ? Mon maître et moi, nous allons plus loin ; nous croyons que l'exécution de ce plan donnera certainement à ma famille, non seulement le nécessaire, mais une très belle position.

» Examinez avec tout le soin possible, ma bien-aimée, si mes explications sont claires et justes. Vous savez que ce sont les principes et l'expérience du grand agriculteur Tschiffeli qui ont inspiré et réglé tous mes plans. Puissent-ils vous plaire ! puissent-ils tranquilliser entièrement vos vénérés parents ! Oh ! alors, combien je serais heureux ! »

Anna avait confiance et espoir ; mais ses parents persistaient dans leurs doutes et dans leurs craintes.

Au commencement de l'automne 1768, Pestalozzi revint à Zurich plein de courage et d'assurance ; et aussitôt il chercha à acquérir du terrain pour ses cultures. Son choix se porta sur la partie occidentale de la plaine appelée Birkfeld, en Argovie. Dans une localité qui porte le nom de Letten, il acheta, pour le prix de 230 florins, quinze journaux de terrain, au pied de la colline que surmonte le château de Braunegg, et entre celle-ci et le village de Birr.

Peu à peu il s'arrondit en acquérant les champs de plusieurs paysans, et il finit par avoir un domaine d'une centaine de journaux. Un banquier de Zurich, le capitaine Schulthess, père d'un de ses amis, s'était associé à son entreprise en y apportant 15 000 florins ; en sorte qu'il était en mesure de réaliser ses projets.

Comme il fallait bâtir sur ce terrain, il s'établit provisoirement à Muligen, petit village sur la rive gauche de la Reuss, à trois quarts de lieue à l'orient de sa

propriété. Il avait là une sorte d'habitation seigneuriale qui passait pour avoir été anciennement le berceau de la noble famille de Mulinen; elle appartenait alors à M. Frœhlich, de Brugg, ami de Pestalozzi, qui lui loua pour 40 florins maison, grange et jardin.

Sa bonne mère l'aida à s'y établir; elle partageait ses soins entre son fils et son beau-père qui était toujours à Hönng et à qui la vieillesse avait apporté beaucoup d'infirmités. Pestalozzi écrivait à ce sujet : « *Si tu voyais tout ce qu'elle fait à Hönng, comme elle se prive, et à quoi elle se résigne pour nous...* » Anna contribuait aussi en secret à munir le nouveau ménage.

La fidèle Babeli était restée à Zurich. Anna écrivait à Pestalozzi :

« Je ne veux point considérer cette respectable Babeli comme une servante, mais comme une amie : notre premier soin à tous deux doit être de lui procurer une vieillesse tranquille. »

« J'ai causé une heure avec Babeli; c'est étonnant comme cette personne agit en tout avec soin et avec raison; nous avons été faire ensemble une visite à grand-papa. »

Voici comment Pestalozzi décrit son nouvel établissement :

« L'endroit que j'habite offre beaucoup d'attraits. Mes chambres sont neuves, blanchies au gypse, agréables et suffisantes pour le moment. La maison, écartée de la route, est isolée et tranquille. Nos trois chambres ont successivement le soleil du midi et du couchant, et chaque matin un concert des plus agréables oiseaux chanteurs. Une eau si pure qu'on prétend n'en pas trouver de pareille à dix lieues à la ronde; l'air le plus salubre qu'on puisse respirer. Nous sommes au pied d'une colline peu élevée; quand on y monte, on a devant soi une plaine de six lieues d'étendue. La Reuss, très im-

portante pour le transport de la garance, coule tout près du village; un agréable jardin touche à la maison, et notre cour elle-même est ombragée de beaux arbres... Voilà l'agréable; mais ce qui est plus important, c'est l'avantage que cette position assure à mon entreprise; la facilité d'établir des prairies, et le bas prix du terrain qui convient à la garance. Toute la contrée est pauvre, ce qui procure la main-d'œuvre à bon marché. J'ai sous tous les rapports un grand avantage sur Tschiffeli. Mes voisins me témoignent maintenant beaucoup d'amitié, et les craintes que j'avais conçues à ce sujet dans les premiers jours sont complètement dissipées. Si d'abord ils m'ont mal accueilli, leur mauvais vouloir ne s'adressait point à moi, mais seulement à quelques préposés qui avaient maladroitement usé de leur autorité en ma faveur.

» Deux jours après, ils étaient tous contents de me voir là, et je crus devoir leur payer à boire à cause de leurs bonnes dispositions. »

La maison qu'habitait Pestalozzi à Muligen a subi peu de changements : c'est un rez-de-chaussée sans étage, dont la façade est tournée au couchant, et vers le hameau situé un peu au-dessous parmi les arbres; elle a six fenêtres avec porte au milieu; le mur qui entourait la cour a été détruit, mais les arbres d'ombrage y sont encore beaux : à droite un marronnier et plus loin un tilleul, à gauche un pommier et un poirier; au midi, petite façade à trois fenêtres. Autrefois tous les jours étaient garnis de treillis en plomb à très petits verres, qu'on a remplacés par des fenêtres à grandes vitres; tous étaient munis de barreaux de fer, on a enlevé ceux de la façade. Les antiques poêles subsistent toujours; ils sont en faïence verte avec de larges escaliers. Au nord de la maison est une grange attenante, et au levant le jardin. Muligen est bâti au sommet d'une berge à pente roide, qui des deux côtés encasse la Reuss; celle-ci est rapide, et l'on ne peut

la traverser qu'en bateau, car il n'y a pas de pont à proximité. Du hameau, on aperçoit au delà de la rivière et à quelque distance le village de Birmensdorf dont les eaux minérales sont bien connues.

Pendant sa vie solitaire à Muligen, Pestalozzi eut un grand plaisir : il put voir Anna à Brugg, où elle était venue passer quelques jours chez une amie.

D'ailleurs les relations agréables ne lui manquaient pas ; il était bien accueilli par les Effinger de Wildegg, les Hofmeister de Königsfeld, le bailli Tscherner, etc., et il recevait de fréquentes visites. Cependant il commençait à souffrir de son isolement. Sa fiancée était obligée de l'encourager, de l'exhorter à *n'être pas toujours si triste* ; mais il insistait pour que le mariage ne fût pas différé plus longtemps. Les parents d'Anna n'y consentaient point encore ; en vain les amis de Pestalozzi, Lavater, Füssli, le docteur Hotz, oncle d'Anna, le bourgmestre Heidegger, firent tous leurs efforts pour les y décider. Ils déclarèrent seulement qu'ils n'useraient jamais de contrainte pour empêcher leur fille de faire ce qu'elle voulait.

Ce fut le cœur bien triste, mais plein de confiance dans la richesse morale de son fiancé, qu'Anna quitta la maison paternelle. Sa mère la laissa partir en lui disant : *Tu seras obligée de te contenter de pain et d'eau*. On voit, par le journal de M. Schulthess père, qu'elle se maria sans dot, et qu'on lui envoya seulement ses effets personnels et son piano. Le mariage fut célébré en présence d'un petit nombre d'amis, le 30 septembre 1769, dans l'église de Gebistorf, par J. Georges Schulthess, qui fut plus tard pasteur à Winterthour. Pestalozzi était âgé de vingt-trois ans, Anna en avait trente.

Dès les premiers temps de son mariage, M<sup>me</sup> Pestalozzi écrivit régulièrement un journal dans lequel son mari déposait souvent aussi ses pensées et ses impres-

sions. C'est là que nous trouverons désormais les plus précieuses indications <sup>1</sup>.

Malgré tout, la froideur des parents Schulthess ne dura pas longtemps. Dès le 13 décembre 1769, dix semaines après la noce, nous trouvons les nouveaux mariés en séjour à *la Charrue* ; leur visite ne devait durer que trois jours, elle se prolongea pendant deux joyeuses semaines. On y voit Pestalozzi lui-même avec sa femme, aider son beau-père à faire des bonbons pour les fêtes du nouvel an, et écrire dans le journal d'Anna les plaisanteries que cette occupation lui inspirait. En même temps, ils visitaient tous leurs parents et amis, surtout la bonne mère qui demeurait au *Treillis rouge*. Ils repartirent le 28 décembre, emportant l'amitié et les bénédictions des *deux familles*. Ce jour-là, ils dînèrent *deux fois* (au *Treillis rouge* et chez le chancelier Vœgeli) ; puis ils montèrent *en bateau*, et arrivèrent heureusement chez eux à Muligen, *grâces en soient rendues au Tout-Puissant*.

Dès le lendemain, Pestalozzi était à sa propriété près de Birr, occupé de ses plans pour l'avenir, et surtout de la construction d'une maison d'habitation et d'une grange. En attendant, il avait semé ses champs en esparcette (sainfoin).

Le jour de Sylvestre, ils firent une demi-fournée de pain pour les pauvres, et en furent bien récompensés en voyant la joie qu'ils avaient causée. Le 1<sup>er</sup> janvier 1770, ils allèrent au prêche, à l'église de Birmensdorf.

L'affection réciproque des deux époux leur donnait un bonheur qui leur faisait voir tout en beau, et qui entretenait leur illusion pendant une grande partie de cette année. Les parents d'Anna venaient souvent la visiter ; plusieurs fois il apportèrent de l'argent pour

<sup>1</sup> Quand parut la première édition de cet ouvrage (1874) ce journal était entre les mains de M<sup>me</sup> Zehender-Stadlin, à Zurich, qui a bien voulu le confier à M. Morf pour son remarquable travail sur Pestalozzi.

aider leur gendre dans ses entreprises. Souvent aussi M. et M<sup>me</sup> Pestalozzi allaient faire des visites à leurs amis, à Brugg, à Birr, au château de Braunegg, etc.

En même temps Pestalozzi travaillait énormément, même de ses bras, s'exposant à toutes les intempéries, et parcourant à toute heure et coup sur coup les quatre ou cinq kilomètres qui séparaient son ménage de sa bâtisse.

L'architecte Spielmann avait fait les plans des bâtiments; l'habitation devait être dans le genre italien; Pestalozzi approuva tout. Son homme d'affaires et contre-maître Merki avait été mal choisi; il n'avait la confiance de personne dans le pays, et il compromit gravement les intérêts qui lui étaient confiés.

Cependant Pestalozzi était enchanté de voir pousser vigoureusement son esparcette, il jouissait de chaque progrès de ses constructions, qu'il pressait avec une impatience pleine d'espoir, alors que déjà bien des gens sensés prévoyaient sa ruine, et que des propos fâcheux parvenus au capitaine Schulthess le remplissaient d'inquiétude sur les résultats de son association.

Quelques citations du journal des époux préciseront mieux encore l'état des choses au printemps 1770 :

« 5 mars. (Anna.) J'ai été voir le domaine avec mon mari et mon frère le docteur. J'ai entendu pour la première fois un jugement désavantageux aux entreprises de mon bien-aimé. C'est le pasteur de Birr qui en a mauvaise opinion. J'en ai été peinée, mais pas fort inquiète. »

« 25 avril. Arrivée du banquier Schulthess avec ses deux fils. Cette visite m'a occupée toute la journée; elle se serait terminée très agréablement pour nous tous sans un méchant domestique qui a tenu des propos fâcheux sur les projets de mon cher mari; j'espère que celui-ci n'en saura rien. »

« 3 mai. (Pestalozzi.) A neuf heures arrive une lettre du capitaine Schulthess qui considère mon entreprise

comme manquée. Ma chère femme me console et m'encourage. Puis je me réjouis avec elle de l'affection de ses bons parents qui aujourd'hui nous envoient encore 100 fl. »

« 10 mai. (Anna.) Aujourd'hui j'ai fait le compte du ménage, et j'en trouve la dépense plus forte que je ne le pensais pour une vie simple comme la nôtre. Pour sept mois, elle se monte à 300 fl. Il est vrai que pendant soixante jours nous n'avons pas été seuls, et que nous avons hébergé chez nous successivement quarante personnes. Il n'y a donc pas trop à s'étonner de cette énorme somme; et je ne sais pas un de nos hôtes qui ne nous fût à tous deux très cher et très agréable; ils étaient tous des parents ou de vrais amis. »

« 12 mai. Meis et Schinz (deux amis de Pestalozzi) arrivèrent comme experts et se rendirent aussitôt sur le domaine; ils en revinrent le soir, ayant trouvé les travaux en meilleur état qu'ils ne s'y attendaient. Le lendemain ils s'établirent avec mon bien-aimé dans la salle d'école pour y faire des comptes. Le soir nous étions bien tristes, car nous ne pouvions nous empêcher de croire que le banquier Schulthess pensait à nous abandonner. La principale cause de sa méfiance, c'est ce méchant domestique, qui lui a tout représenté sous le plus fâcheux aspect. »

« 17 mai. Lettre du capitaine Schulthess qui annonce la dissolution de la société. Nous pleurâmes en nous représentant ce qui pouvait arriver de plus fâcheux, notre séparation; car la retraite du banquier devait nous faire perdre tout crédit. Je remercie Dieu de ce qu'en ce moment il m'a tellement soutenue que j'ai pu consoler mon bien-aimé qui se désolait de me laisser pauvre dans les circonstances où je me trouvais, portant un enfant dans mon sein. »

Les époux allèrent à Zurich; leurs parents et amis s'employèrent avec eux pour faire revenir le capitaine Schulthess de sa décision. Celui-ci se laissa fléchir; et l'association continua.

L'événement le plus important de cette année, et

la plus grande joie pour le ménage de Muligen fut la naissance du fils de Pestalozzi, le seul enfant qu'il ait eu.

Quelques jours avant ses couches, Anna pensant qu'elle pourrait y perdre la vie, écrivit à ses parents :

« Ce serait pour moi un chagrin que j'emporterais au tombeau si je ne laissais pas à mes parents chéris quelques lignes pour leur témoigner la profonde reconnaissance qu'ils m'ont toujours inspirée, mais que je n'ai jamais ressentie aussi vivement que depuis mon mariage. Chers parents, il est certain que c'est avec mon mari que j'ai passé les jours les plus heureux de ma vie ; il est certain que mon ami mérite toute votre affection. »

La mère de Pestalozzi vint prêter son secours à sa bru pour le moment critique ; puis vint aussi la mère d'Anna ; plus tard, Bâbe, la sœur de Pestalozzi, s'y établit pour donner ses soins au nouveau-né, qui fut comblé de petits présents par ses grands parents, par rains et marraines. Anna écrivit dans son journal :

« Nous n'avons jamais si bien joui les uns des autres que pendant cette réunion ; nous avons versé des larmes de joie. »

Au printemps 1774, Pestalozzi alla s'établir avec sa famille dans sa maison neuve à Letten, qui prit alors le nom de *Neuhof* (nouvelle ferme). Le rez-de-chaussée seul était terminé ; les circonstances ne permirent point d'achever l'étage qui faisait partie du plan adopté.

La façade était au midi avec six fenêtres éclairant quatre chambres et s'ouvrant sur le jardin. Cette maison a été incendiée en 1842, on a relevé les murs et le toit, mais l'intérieur est resté vide et sert de magasin. Un chemin longe le mur au levant, et à quelques pas vers le sud on trouve à droite l'emplacement de la ferme qui a aussi été détruite par un in-

cendie. Devant la ferme était la fontaine, puis de l'autre côté du chemin, le fumier et un étang. Ces bâtiments occupaient le centre d'un grand domaine de prés et de champs, avec quelques vignes au pied de la colline, et plus haut une bande de bois.

Mais ces terrains étaient encore très peu fertiles ; quelques jours de pluie y laissaient à découvert une petite couche de sable ; l'agriculture de Pestalozzi ne prospérait pas.

En même temps la construction des bâtiments avait absorbé les ressources nécessaires à l'exploitation du domaine, et Merki, l'homme d'affaires, avait trompé la confiance de Pestalozzi.

Le banquier Schulthess se retira alors définitivement, en faisant quelque perte.

Pestalozzi, réduit maintenant à ses faibles ressources, trouva encore dans le dévouement de sa femme les consolations et les encouragements dont il avait si grand besoin. Anna obtint de ses frères, en avancement d'hoirie, quelques sommes qui servirent à payer des dettes. La mère de Pestalozzi aida aussi son fils selon ses moyens. Celui-ci découvrit de la marne près de Birr et s'en servit pour amender ses terres ; il joignit à son agriculture si peu productive la fabrication d'étoffes de coton ; il donnait à filer, puis à tisser la matière première qui lui était fournie par ses beaux-frères.

Malgré tous ces soins et tout ce travail, la situation devenait chaque jour plus mauvaise, et les dettes ne cessaient de s'accroître. Pestalozzi lui-même s'aperçut alors que ses entreprises avaient complètement échoué.

« Le rêve de ma vie, dit-il, l'espoir d'une sphère d'activité grande et bénie autour de moi, et dont la tranquillité de mon foyer domestique eût été le centre, tout était évanoui. »

C'était en 1775.

Cet insuccès ne saurait nous étonner. Et cependant, à la base de l'entreprise, il y avait des idées dont le temps est venu confirmer la justesse et la fécondité : l'avantage des cultures maraîchères en grand, près des villes, la valeur des engrais qui se perdaient dans les cités populeuses, la possibilité d'augmenter énormément le produit des terres par une culture perfectionnée. Ce que Pestalozzi n'a pas su faire alors, d'autres l'ont fait plus tard. Le 8 août 1869, en visitant Muligen et Neuhof, nous avons vu dans cette même plaine de Birr les cultures les plus luxuriantes et les plus variées : carottes, betteraves, etc., éclaircies, nettoyées, arrosées de purin ; récoltes se succédant plusieurs fois dans l'année ; fréquents labourages par des bœufs attelés au joug individuel du garot. Ainsi on y a réalisé aujourd'hui cette *culture intensive* que Pestalozzi y rêvait il y a cent ans. On aura remarqué sans doute que l'expérience agricole de Neuhof était peu conforme au plan préparé à Kirchberg. Pestalozzi n'avait pu réunir les conditions sur lesquelles il avait compté (par exemple la proximité de Zurich) ; néanmoins sa confiance et son ardeur impatiente ne lui permirent pas de différer, et il mit la main à l'œuvre sans avoir tous les moyens nécessaires pour réussir. Ce n'est pas la seule occasion où il eut à souffrir de cette disposition de son caractère.

Quand le propriétaire de Neuhof vit son entreprise agricole manquée et sa petite fortune compromise, il prit la détermination la plus inconcevable dans une pareille position : il se décida à ouvrir chez lui un asile pour les enfants pauvres.

On a dit que c'eût été un dévouement sublime, si ce n'eût été une insigne folie ; mais ce n'était que l'effet naturel d'une réaction opérée dans sa conscience et dans sa pensée depuis qu'il était devenu père. Nous

devons maintenant exposer dès son origine cette nouvelle évolution morale par laquelle Pestalozzi trouva sa véritable vocation, et devint le bienfaiteur de l'humanité.